

## Les Cahiers Anne Hébert

# Beauchemin, Mélanie, *Le désir monstrueux : transgressions et métamorphoses dans les récits d'Anne Hébert*, Les Éditions Triptyque

Milicia Marinković

---

Numéro 15, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110977ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110977ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre Anne-Hébert

ISSN

1488-1276 (imprimé)

2292-8235 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Marinković, M. (2018). Compte rendu de [Beauchemin, Mélanie, *Le désir monstrueux : transgressions et métamorphoses dans les récits d'Anne Hébert*, Les Éditions Triptyque]. *Les Cahiers Anne Hébert*, (15), 217–221.  
<https://doi.org/10.7202/1110977ar>

---

© Milicia Marinković, 2018



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Compte rendu

Beauchemin, Mélanie, *Le désir monstrueux : transgressions et métamorphoses dans les récits d'Anne Hébert*, Les Éditions Triptyque.

MILICA MARINKOVIĆ

UNIVERSITÉ BARI

L'année du centenaire de la naissance d'Anne Hébert a été mise en valeur par différentes activités et publications consacrées à cette grande écrivaine québécoise. L'une de ces publications est l'essai de Mélanie Beauchemin, intitulé *Le désir monstrueux : transgressions et métamorphoses dans les récits d'Anne Hébert*, publié par les Éditions Triptyque en 2016. Le titre de l'ouvrage nous permet de saisir le fil rouge de cette étude, qui est celui du désir.

Si nous voulions effectivement établir le principal déclencheur de tous les récits d'Anne Hébert, ce serait nécessairement le désir. Qu'il soit mêlé par celui de posséder, de détruire, de partir, de se libérer, le personnage hébertien change à travers son Éros, lequel emprunte très souvent des voies tout à fait singulières. C'est surtout le cas des personnages féminins d'Anne Hébert. Le désir leur donne une force généralement considérée plutôt comme étant masculine. À travers cette force, très souvent érotique, l'héroïne change. Elle voyage d'une perspective à l'autre, oscille d'une rêverie à l'autre, visite les lieux du délit et les abandonne à son gré. Les déambulations se présentent comme des phases de ses changements mentaux et physiques. Bien évidemment, les chemins sont plutôt tortueux ; définir une trajectoire précise n'est pas du tout facile. C'est la voie que l'héroïne hébertienne explore à partir du moment où elle sent la douleur, le mal, la fièvre ou la révolte, jusqu'au point où elle (re)trouve sa paix. Observer ce qui arrive durant ce parcours aide à comprendre le mécanisme de développement psychique des personnages féminins.

Lorsqu'on songe à l'univers hébertien, c'est surtout le désir sexuel que nous envisageons. Si le désir sexuel doit avoir normalement pour but la procréation, chez Anne Hébert il n'en va pas de même. La procréation, devenir mère, n'est pas l'objectif du personnage féminin désirant dans l'œuvre hébertienne. Son désir est différent, c'est un désir monstrueux qui ne fait pas pour autant d'elle une femme privée de sentiments. Ceux-ci sont cependant encore plus amplifiés, et ce sont eux qui la guident vers le désir de transgression et de changement. L'expérience de transgression est la seule qui puisse transformer le personnage hébertien.

Le personnage féminin a besoin de se connaître à travers l'expérience, même si cette dernière fait d'elle une sorcière, une diablesse ou une folle. En désirant découvrir son intimité sauvage dans une société pleine de contraintes et de règles, cette femme oscille entre ce qui est considéré comme juste, comme normal, et ce qu'elle désire, ce qui est naturel pour elle. Le réveil de la nature chez chaque personnage incite celui-ci à la révolte. Les contraintes peuvent provenir soit de la famille soit de la société. Le personnage se rebelle fréquemment et peut devenir violent. Et même si la révolte est le plus souvent conçue comme un désordre, comme une anarchie, c'est exactement là qu'il faut chercher l'ordre. Parce que l'ordre peut être établi seulement si l'être est observé dans sa totalité, qui comprend obligatoirement son côté animal. Mélanie Beauchemin écrit qu'« [u]n tel désordre est une manière d'affronter le monde » (2016 : 13), s'appuyant sur les idées de Georges Bataille à propos du désir et de l'émancipation.

En suivant le fil qui va du point de départ (l'éveil du désir) au point d'arrivée (l'émancipation du personnage), Mélanie Beauchemin découpe un parcours en trois étapes. Dans la première, dont le titre est « L'épreuve de la fièvre », l'essayiste explore le corps qui réagit au désordre mental et à la volonté de se libérer. Les rêves et les hallucinations sont un lieu de passage vers le délire, qui pourra servir de guide vers la transformation et la libération. Le lecteur comprend pourquoi l'auteure prête tellement d'attention au contexte nocturne et aux espaces obscurs. C'est justement là que le monde des rêves ou, mieux, des cauchemars, remplace le monde de la lumière. La sexualité s'éveille surtout la nuit et, avec elle, toute la nature endormie. Dans l'œuvre hébertienne, le personnage féminin prend la forme d'une des créatures nocturnes, surtout de la sorcière noire, capable de renverser l'ordre établi. À travers ses visions, le corps féminin subit une mort symbolique, élément fondamental de la renaissance et de l'émancipation. Toute héroïne observée par l'auteure manifeste des traits caractéristiques de sorcières ou de vampires. Son corps est le miroir de son

âme. La femme n'a pas peur des transgressions et sa fièvre se confond obligatoirement avec la folie. Seule la femme qui est en mesure de transgresser, et qui sera vue par la société comme une folle, sera capable de se libérer et de vivre la vie de nouveau.

Voilà pourquoi Mélanie Beauchemin examine avec attention le monde de l'enfance des femmes hébertiennes. L'enfant est puissant dans le monde d'Anne Hébert, surtout l'enfant féminin qui a le pouvoir de séduire et d'obséder. Certains personnages ne veulent pas abandonner ce monde de l'enfance, tandis que d'autres désirent se séparer à jamais des fantômes maternels, étant donné que c'est le seul moyen de devenir libre. Il semble qu'on puisse reprendre et comprendre notre enfance seulement quand on grandit et devient adulte. Les héroïnes d'Anne Hébert le font pour redécouvrir leur corps qui n'est plus synonyme du mal.

Les protagonistes s'abandonnent à la rêverie et aux songes, et c'est de cette manière qu'elles créent leurs mondes oniriques mais essentiels à leur survie. Elles ont besoin du rêve pour anéantir la réalité ou pour en créer une autre, inexistante dans le monde réel. Si cette réalité désirée ne peut pas exister, elles peuvent toujours la rêver. Et en la rêvant, elles renouent avec leur passé, avec leur mémoire. Elles se laissent porter par des créatures fantastiques qui s'éveillent en elles, ce qui est le thème de la deuxième partie de l'essai.

Si les héroïnes ne peuvent pas résister à la fièvre et tombent malades, en quelque sorte, elles reçoivent un grand pouvoir. Mélanie Beauchemin montre que ces femmes, une fois transformées par le délire, ne se laissent plus contrôler. Elles échappent à chaque autorité et n'obéissent qu'à leur nouvelle identité, celle d'une femme en pleine possession de soi. C'est à travers cette possession que les personnages féminins hébertiens passent dans le domaine de l'expérience intérieure, l'un des concepts batailliens indispensables, selon l'essayiste, pour atteindre à la connaissance de soi, ce qui n'est pas exempt de violence. C'est à travers cette expression de la violence de l'expérience intérieure qu'Anne Hébert accorderait à ses héroïnes la supériorité de l'esprit par rapport aux protagonistes masculins. Mélanie Beauchemin le note dans les comportements des adolescentes qui sont plus déterminées à se libérer des règles et se laissent « animaliser » plus aisément que les garçons. « En se transformant, l'individu acquiert une différence qui l'éloigne de la banalité des choses et de son ordinaire », constate l'essayiste (Beauchemin, 2016 : 90). En fait, être différent, c'est être soi. L'essence de la transformation signifie réussir à découvrir notre vraie nature.

Cette nature se fait voir dans le jeu perpétuel entre le jour et la nuit. Les vertiges, le délire et la colère appartiennent au domaine de la nuit mais conduisent vers la lumière. Parfois, la lumière brûle et se transforme en feu. Alors, les héroïnes descendent au monde des Enfers pour y retrouver leur lumière. Aux éclats de lumière correspondent les éclats de rire. Le rire comporte une transformation physique, surtout du visage. Et ce qui est encore plus important, le rire et le sourire partent de la bouche. La transformation est étroitement liée à la faim, au désir, à l'avidité, à la communication, aux dents, à la dévoration, aux baisers, à la langue, à la parole, bref, à tout ce qui réside dans la bouche et à tout ce qu'elle peut signifier.

Complètement soumises au désir, les héroïnes d'Anne Hébert, surtout celles des *Enfants du Sabbat*, s'offrent à la sauvagerie de la mémoire et à la force érotique. Beauchemin note l'effet que la solitude, la mémoire, l'extase et le désir ont sur elles, surtout sur sœur Julie, qu'on peut imaginer comme sainte Thérèse d'Avila, tellement est fine la distance qui sépare la nature démoniaque de la nature sainte de certains personnages de femmes.

Après ces longues et difficiles épreuves, la vraie nature se manifeste. Le titre de la troisième partie de l'essai est, justement, « Les manifestations de la nature ». La plongée dans les lieux obscurs et profonds peut en venir à transformer également d'autres personnages. C'est le cas notamment de certains personnages masculins. La sorcière séduit sa victime masculine et l'invite à se libérer. Dans l'analyse des personnages masculins, il devient très évident que le désir n'a d'autre but que la transformation et la libération. Les hommes d'Anne Hébert trouvent une issue dans l'excès et la révolte qui se logent dans leur corps.

La sauvagerie de l'esprit et du corps se réalise dans des lieux également sauvages. Mélanie Beauchemin observe la nature de ces endroits ruraux et urbains, tous fermés et sombres. Victimes de la fièvre initiale, les personnages deviennent prisonniers de ces espaces. Mais si la fièvre les empêche de bouger, si le corps devient physiquement passif et immobile, mentalement il n'a jamais été aussi actif. La fièvre enferme l'aspect extérieur, la colère libère l'aspect intérieur du personnage.

Si de nombreuses études ont examiné les états et les actions monstrueux et sauvages des personnages hébertiens, Mélanie Beauchemin montre bien que ces derniers peuvent régler leur vie seulement par un dérèglement. Le déclencheur de ce dernier est la fièvre qui conduit vers le malaise, la maladie, le délire. À travers l'expérience de l'interdit et du maudit, le personnage féminin se transforme en être d'émancipation, tandis que l'espace de l'enfance perdue devient le paradis retrouvé.